

Intempestiua philosophia?
Éloquence déclamatoire et éloquence philosophique
au I^{er} siècle ap. J.-C

Charles Guérin
Université Paul Valéry - Montpellier III
Institut universitaire de France

ABSTRACT

Whereas Cicero and Seneca the younger always argued in favor of a rigid stylistic distinction between philosophy and oratory, this conceptual barrier does not seem to have been as widely accepted as they would both have wanted: besides their philosophical virtues, philosophers could also be praised for qualities of expression that Cicero or Seneca would have thought entirely irrelevant to the philosophical *sermones* or *disputationes*. As Pliny's letters would later show, philosophical and oratorical styles could be mingled, or could at least influence each other. This article analyzes these two tendencies —rejection or influence— by taking into account the point of view of the declamatory tradition from the 1st century CE onward and by focusing on Seneca the Elder's approach to the problem. Using Seneca's commentaries on Albucius Silus and Papirius Fabianus' declamations, it tries to show that while he boldly rejected any kind of philosophical influence, Seneca regarded the declamatory way of speaking as the perfect path to achieve an effective philosophical style. The *scholastici* thus tried to assert their practice as a training equally fit for any genre of prose expression.

KEYWORDS: déclamation, philosophie, éloquence, rhétorique, stylistique

1. *Philosophes, orateurs et déclamateurs*

Pour définir le style de l'orateur parfait¹ dans son *Orator* qu'il rédige en 46 av. J.-C., Cicéron se livre à un jeu de comparaisons et d'oppositions avec d'autres praticiens de la parole, sophistes, historiens, poètes et, bien sûr, philosophes. D'après Cicéron, ceux-ci se distinguent des orateurs autant par leur comportement discursif que par certains manques d'ordre technique. Comparés aux orateurs, les philosophes sont non seulement dépourvus de nerf et d'agressivité, mais laissent également de côté bien des possibilités d'expression dans la palette qu'offre la technique rhétorique. Les philosophes, en effet, n'ont pas à mettre en œuvre toutes les fonctions du discours², mais simplement à instruire (*docere*) et non à s'emparer des esprits (*capere*) ou à émouvoir. Leur discours ne sera pas rythmique et ne cherchera pas à manifester les émotions. Par conséquent, leur style sera qualifié de *mollis* — en référence à l'absence de combativité qui le caractérise —, et sera réservé à l'ombre des écoles (*umbratilis*):

*Horum oratio neque neruos neque aculeos oratorios ac forensis habet. Loquuntur cum doctis quorum sedare animos malunt quam incitare, et de rebus placatis ac minime turbulentis docendi causa non capiendi loquuntur [...]. Ergo ab hoc genere non difficile est hanc eloquentiam de qua nunc agitur discernere. Mollis est enim oratio philosophorum et umbratilis nec sententiis nec uerbis instructa popularibus nec uincta numeris sed soluta liberius; nihil iratum habet nihil inuidum nihil atrox nihil miserabile nihil astutum [...]*³

Leur style n'a ni le nerf ni le mordant de l'éloquence du forum. Ils parlent à des gens instruits dont ils aiment mieux calmer les passions que les exciter; de sujets paisibles et qui n'ont rien de factieux, pour instruire, non pour séduire [...]. Il n'est donc pas difficile de distinguer de leur genre l'éloquence dont il s'agit maintenant. En effet le style des philosophes est tendre et craint le soleil; il ne s'arme pas de traits et de mots faits pour le public; il ne s'astreint pas à des rythmes, mais s'en affranchit assez librement; il n'a ni colère, ni haine, ni violence, ni pathétique, ni ruse [...].

1. Cette définition représente l'objet même du traité, qui s'oppose par là aux écrits rhétoriques cicéroniens qui l'ont précédé. Sur ce projet, cf. en particulier QUADLBAUER 1984; NARDUCCI 2002.
2. La notion de fonction du discours recouvre, dans le *De oratore*, les catégories qui seront désignées sous l'appellation d'*officia oratoris* dans l'*Orator*, soit, dans ce dernier texte de 46 av. J.-C., *docere, delectare, flectere*. Sur ces catégories et leurs variations, cf. GUÉRIN 2011, pp. 13-45 & pp. 383-387, et la bibliographie citée.
3. Cic., *Orat.* 62-64; trad. A. Yon. Dans ce passage, Cicéron évoque le jugement de ceux (*nonnulli*) qui interdisent aux philosophes la recherche de la *delectatio*: la séduction n'a pas sa place dans le discours philosophique. Voir également *Off.* I, 3.

Lorsqu'il poursuivra cette analyse dans son traité *De officiis*, Cicéron considérera qu'il est difficile d'atteindre à une égale excellence dans les deux modes d'expression oratoire et philosophique⁴: la force du premier (*uis*) s'oppose trop fortement au calme du second (*aequabile et temperatum genus*)⁵. Une division aussi stricte correspond évidemment à un certain état des pratiques et à l'espace intellectuel propre à la fin de la République: le jugement de Cicéron est daté. Un siècle et demi plus tard, Pline le Jeune se réjouira de la bonne santé des lettres, et en donnera pour exemple le succès du philosophe Euphratès de Tyr⁶, qui réunit toutes les qualités stylistiques, en particulier la capacité à entraîner les esprits:

*Sermo est copiosus et uarius, dulcis in primis, et qui repugnantes quoque ducat impellat [...]. Sequaris monentem attentus et pendens, et persuaderi tibi etiam cum persuaserit cupias*⁷

Son style est abondant et varié, agréable surtout, et propre à séduire et à entraîner les esprits rebelles [...]. On suit son enseignement avec une attention passionnée, et même une fois convaincu on voudrait se laisser convaincre encore.

Cette aptitude à séduire et à entraîner, qui était précisément absente dans le style philosophique que Cicéron définissait à grands traits en 46 av. J.-C., constitue le cœur même de l'*èthos* d'Euphratès : dans la suite de sa lettre, Pline rappelle le charme dont le philosophe pouvait faire preuve dans sa vie quotidienne, et insiste sur l'attrait qu'exerce sur lui son apparence de philosophe particulièrement étudiée⁸.

Le *persuadere* stylistique et l'effort de captation du public qu'il suppose feraient ainsi irruption dans le *sermo* philosophique. Le phénomène ne doit pas surprendre chez un homme tel qu'Euphratès que Pierre Grimal, retenant à son compte les critiques de Philostrate⁹, qualifie de «conférencier» plu-

4. Cic., *Off.* I, 3: *genus forense dicendi - genus quietum disputandi*.

5. *Ibid.* Dans ce passage, Démétrios de Phalère est donné comme une exception possible à ce constat d'incompatibilité du style philosophique et du style oratoire.

6. Sur ce personnage, généralement considéré comme un stoïcien (cf. Frede 1997), cf. *RE* VI, 1, 1216 Euphates 4; GOULET 2000, pp. 337-342 et la bibliographie fournie. L'influence qu'il exerça sur Pline est analysée par GRIFFIN 2007.

7. Plin., *Epist.* I, 10, 5-7; trad. H. Zehnacker.

8. Plin., *Epist.* I, 10, 6-7; cf. GRIFFIN 2007, p. 457. Le comportement d'Euphratès est avant tout marqué par la *comitas*, cf. André 1975, p. 238. Comme le remarque par ailleurs J.-M. André (*ibid.*, p. 227), Euphratès s'exprime en grec et non en latin: il est représentatif du retour de la philosophie vers la langue grecque après Sénèque. Pour autant, ce changement de langue n'affecte pas notre argument, dans la mesure où les catégories stylistiques utilisées par Pline (la capacité à plaire et à entraîner en particulier) sont indépendantes de la langue dans laquelle est prononcée l'*oratio* ou le *sermo*.

9. Philostrate présente le personnage d'Euphratès exclusivement dans le cadre de la lutte qui l'oppose à Apollonios de Tyane, et en brosse par conséquent un portrait négatif: cf. Phil., *Vita Apol.* V, 27-28 et 31-39. Les lettres attribuées à Apollonios et censées avoir été adres-

tôt que de penseur¹⁰, et qui rassemblait autour de lui des auditeurs qui ne se réunissaient pas pour affronter des problèmes théoriques délicats (la situation est différente du *sermo cum doctis* dont parlait Cicéron) ni pour subir une diatribe protreptique, mais pour écouter un *sermo* instructif et plaisant, propre à les délasser. Euphratès, donc, est un philosophe éloquent¹¹ selon des critères qui ne sont plus ceux de Cicéron, mais qui répondent bien aux attentes d'un public qui, au tournant du I^{er} et du II^e siècle ap. J.-C., semble appeler de ses vœux les séductions du discours.

Sénèque, déjà, croyait nécessaire de rappeler à Lucilius que, dans un *sermo* philosophique, les *res* devaient primer les *uerba*¹², et qu'il n'était pas légitime de reprocher à son maître Papirius Fabianus son manque d'énergie et son incapacité à entraîner¹³. Lucilius, en effet, attendait du rythme et des effets oratoires chez Fabianus, et il fut déçu¹⁴: il avait oublié que la philosophie ne pouvait être abordée par le biais du style (*oblitus de philosopho agi*; *Epist.* 100, 1), en particulier chez un homme comme Fabianus qui ne cherchait pas à faire naître les applaudissements (*non quaeritur plausus*; *Epist.* 100, 11). Le philosophe n'est pas un déclamateur ou un conférencier cherchant le succès; son but est d'enseigner comment l'on doit agir et non comment l'on doit parler¹⁵; son style doit impérativement se distinguer du style oratoire, en laissant

sées à Euphratès contiennent un ensemble d'invectives décrivant ce dernier comme un philosophe de cour, avant tout intéressé par l'argent (cf. également *Vita Apol.* V, 39 et GOULET 2000, pp. 338-339). L'hypothèse de l'authenticité de ces lettres, longtemps rejetée, a connu récemment un regain de faveur: sur ce corpus, cf. BOWIE 1978, pp. 1676-1678; GOULET 1989, p. 293; GOULET 2000, pp. 337-342.

10. GRIMAL 1955, p. 380.

11. On doit noter que, dans les reproches qu'il adresse à Euphratès et à Dion lors de leur entrevue avec Vespasien, Apollonios de Tyane qualifie les propos des deux philosophes d'*ἄδολεσχία μειρακιώδης* (*Vita Apol.* V, 35) les renvoyant ainsi à la sphère du jeu et du brio oratoires, évidemment sans rapport —de son point de vue— avec le sérieux philosophique qu'aurait exigé la situation. Sur cette entrevue, cf. BOWIE 1978, pp. 1660-1662.

12. Sen., *Epist.* 100, 10. Sur ce texte, cf. MERCHANT 1905, pp. 50-54; CIZEK 2002, pp. 390-391; GARBARINO 2006, p. 69. L'affirmation du primat de la pensée sur le soin stylistique, répétée à plusieurs reprises (Sen., *Epist.* 40, 4; 59, 6; 75, 1, 3, 7; 115, 1), n'exclut évidemment pas l'attention pour le style. Cf. sur ce point COLEMAN 1974.

13. Sen., *Epist.* 100, 1. On trouvera les témoignages concernant Fabianus et les fragments de ses écrits dans GARBARINO 2003, pp. 126-136. Sur Fabianus, cf. BORNECQUE 1962; GOULET 2000, p. 413.

14. Sen., *Epist.* 100, 1: *Fabiani Papiri libros scribis non respondisse expectationi tuae*. G. Garbarino souligne qu'au jugement philosophique de Sénèque s'oppose, à travers Lucilius, une approche qui relève essentiellement de la critique littéraire et qui, de surcroît, néglige la différence entre style oral et style écrit. Lucilius, ainsi, demande que le philosophe utilise les procédés que Cicéron réservait à l'orateur (cf. GARBARINO 2006, pp. 60 et 69-70), en particulier l'usage des émotions dans un but parénétiq (Sen., *Epist.* 100, 10, mais voir Sen., *Breu.* 10, 1 qui laisse entendre que Fabianus était particulièrement efficace dans ce domaine). Même si l'on fait sienne —c'est notre cas— l'hypothèse selon laquelle la lettre 100 met en scène dans un dialogue fictif les différentes possibilités d'expression philosophique (GARBARINO 2006, p. 73), il n'en reste pas moins que cette fiction oppose nettement deux approches, l'une prônant la fusion des moyens d'expression oratoires et philosophiques, l'autre leur stricte distinction.

15. Sen., *Epist.* 20, 2.

de côté les moyens qu'emploie l'orateur pour émouvoir les foules¹⁶. Si Sénèque semble reprendre à son compte la distinction cicéronienne entre éloquence philosophique et éloquence oratoire¹⁷, ses admonestations à Lucilius montrent bien que son point de vue n'est pas partagé par tous les lettrés de son temps. De fait, les propos de Pline semblent confirmer que, quelques décennies plus tard, la confusion des modes d'expression redoutée par Sénèque dans la lettre 100 peut être appréciée et revendiquée par des figures qui tiennent une place importante sur la scène intellectuelle de leur époque. La déception de Lucilius et, après eux, les propos de Pline, traduisent dans la sphère du discours critique l'évolution qui a affecté les modes de discussion philosophique, l'émergence de nouvelles pratiques et la place croissante que peuvent tenir les «conférenciers» semblables à Euphratès dans le paysage culturel latin. Pour autant, la rupture entre un discours tout entier attaché au *docere* et une extravagance philosophique dévoyée par la recherche de l'approbation ne doit pas être exagérée: nos sources nous rappellent que l'ambassade de 155 av. J.-C. avait déjà suscité l'enthousiasme de l'auditoire romain et l'avait laissé lui aussi *attentus et pendens*¹⁸. Pourquoi, dans ce cas, Pline insiste-t-il de la sorte sur le charme et l'efficacité pathétique —plus que sur le *docere*— du *sermo* philosophique? Avant tout parce que ces textes et ces conférences s'inscrivent dans un espace où l'opposition directe entre, d'une part, le discours efficace de l'orateur censé persuader —et donc charmer et émouvoir— et, d'autre part, le discours du philosophe censé instruire n'est plus valide depuis que, au tournant de la République et de l'Empire, s'est développé un nouveau type de discours public, jouant le rôle de troisième terme dans la réflexion, celui de la déclamation¹⁹. Gratuite dans la mesure où elle ne débouche pas sur un jugement ou une décision politique, la déclamation, qu'elle soit *controversia* ou *suasoria*²⁰, reprend les codes de l'éloquence latine en mettant l'accent sur l'ornemental davantage que sur le persuasif: elle cherche, comme le dit Votienus Montanus cité par Sénèque le père, «à plaire et non à vaincre», (*non ut uincat sed ut placeat*; *Contr. IX praef. 1*) et «se nourrit des applaudissements» (*laudationibus crebris sustinetur*; *Contr. IX praef. 2*). La déclamation rassemble elle aussi les connaisseurs de la bonne société qui viennent apprécier la virtuosité des déclamateurs qui s'affrontent, ou le brio d'un conférencier capable d'improviser sur n'importe quel sujet de controverse lancé par son public, comme le rhéteur Isée que

16. Sen., *Epist.* 40, 4. En *Epist.* 52, 13, Sénèque réaffirme que le discours philosophique ne doit pas rechercher l'approbation populaire et les applaudissements.

17. Cf. sur ce point les remarques de MERCHANT 1905, pp. 54-55; CIZEK 2002, p. 393.

18. Sur cette expression, cf. Plin., *Epist.* I, 10, 7. Sur l'ambassade de 155 et ses effets, cf. GRUEN 1990, pp. 174-177 et les textes auxquels il renvoie.

19. Sur le développement de cette pratique, cf. en particulier les synthèses de BONNER 1949; KENNEDY 1972, pp. 428-486; CLARKE 1996, pp. 85-99; BLOOMER 2007.

20. La controverse est la déclamation d'une cause judiciaire fictive, la suasoire consiste en un discours visant à conseiller un personnage historique ou mythologique. On retrouve dans cette division la distinction traditionnelle entre éloquence judiciaire et éloquence délibérative.

Pline apprécie tant²¹. Cette culture de la «conférence littéraire» ne peut bien sûr pas laisser intact le goût d'un public qui exige désormais que le discours philosophique présente le même travail stylistique que le discours déclamatoire —c'est bien là le reproche que Sénèque fait à Lucilius²²— et, par conséquent, qu'il se transforme en *epideixis*. Dès lors, il convient moins de s'interroger sur la légitimité des attentes de Lucilius et de Pline, ou des critiques de Sénèque, que de chercher à comprendre ce qui rapproche et ce qui sépare les deux pratiques du discours littéraire et philosophique que Sénèque le Père, pour sa part, semblait distinguer sans difficulté chez le personnage de Fabianus, le futur maître de Sénèque le jeune, celui-là même dont les écrits devaient tant décevoir Lucilius. Fabianus, en effet, s'était illustré dans le monde des déclamateurs avant de se consacrer à la philosophie:

Cum repeterem quos umquam bene declamantes audissem, occurrit mihi inter alios Fabianus philosophus, qui adulescens admodum tantae opinionis in declamando quantae postea in disputando fuit²³

En recherchant dans ma mémoire tous ceux que j'avais pu entendre bien déclamer, j'ai retrouvé, entre autres, le souvenir du philosophe Fabianus qui, tout jeune, avait acquis dans les déclamations la même renommée qu'il devait mériter plus tard dans les discussions philosophiques.

Declamatio littéraire d'une part et *disputatio* philosophique de l'autre: Fabianus serait parvenu à passer du monde des *uerba* à celui des *res*, mais ce «transfuge», pour reprendre les termes de Sénèque²⁴, pousse à la curiosité: en quoi la déclamation a-t-elle pu influencer son style philosophique et, en retour, dans quelle mesure la philosophie a-t-elle pu modifier sa manière de déclamer? Nos textes ne permettent pas de répondre de manière tranchée à ces deux questions, mais dans le cadre de cet article, c'est ce jeu d'influence et de différenciation entre deux pratiques du discours —l'une littéraire, l'autre philosophique— que nous tenterons d'éclairer en adoptant le point de vue propre au monde des *scholastici*, des déclamateurs, tel que Sénèque le père peut en rendre compte.

2. La déclamation et le refus de la philosophie

Nos sources nous ont conservé quatre corpus déclamatoires: celui constitué par le recueil d'extraits de *Controverses* et de *Suasoires* rédigé par Sénèque le

21. Plin., *Epist.* II, 3, 2.

22. Sen., *Epist.* 100, 10: *Vis illum adsidere pusillae rei: uerbis.*

23. Sen. rhet., *Contr.* II *praef.* 1; trad. H. Bornecque.

24. Sen. rhet., *Contr.* II *praef.* 4: *cum iam transfugisset...*

père²⁵, les *Déclamations* de Calpurnius Flaccus, probablement de la fin du I^{er} siècle et transmises de façon très fragmentaire²⁶, les *Declamationes minores* attribuées à Quintilien et datant du II^e siècle ap. J.-C., et, enfin, les *Declamationes maiores* du Pseudo-Quintilien, à la datation incertaine mais plus tardives²⁷. De ce corpus, philosophie et philosophes sont très largement absents et lorsqu'ils apparaissent, c'est avant tout comme repoussoirs: les déclamations elles-mêmes, comme les discours critiques qui les accompagnent, présentent la philosophie comme entièrement étrangère à leur univers, voire comme un élément nuisible à l'expérience et au plaisir littéraires.

La vision qui se dégage de ces textes est avant tout celle d'une caricature où sectes et écoles sont impossibles à distinguer. La *Déclamation* 268 du corpus des *Declamationes minores*, qui reprend un thème proposé par Quintilien dans l'*Institution oratoire*²⁸, oppose trois frères qui se disputent un héritage que le père a promis à celui de ses fils qui se montrerait le plus utile à la collectivité. Les trois fils qui s'affrontent exercent respectivement la profession d'orateur, de philosophe et de médecin. Le stéréotype déclamatoire qui se trouve mis en œuvre fait des «philosophes» un agrégat d'individus dont il est impossible de distinguer les allégeances doctrinaires et, surtout, dont le savoir est inutile: la sagesse peut s'atteindre sans elle (§ 8-9), d'autant que ces philosophes sont incapables de s'accorder sur la voie à suivre (§ 10).

Cette caricature pourrait sembler si commune qu'elle en perdrait tout intérêt, mais elle doit retenir l'attention à deux titres. Elle est la seule occurrence du corpus déclamatoire latin à présenter une critique «intellectuelle» des philosophes: la seule autre apparition d'un autre stéréotype de philosophe dans le corpus concerne un cynique déshérité par son père (*Decl.* 283), et la critique relève dans ce cas uniquement de la convention sociale. Plus important encore, la déclamation 268 fixe les termes dans lesquels la philosophie se trouve décrite par le monde de la déclamation: elle présente un regard absolument indifférent au contenu doctrinal et obsédé par la supposée complexité du discours philosophique, incompréhensible au profane et, partant, largement inutile. On pourrait opposer qu'il s'agit là avant tout d'un *topos*, sans doute d'origine populaire, et qu'un gouffre sépare la représentation du philosophe mise en scène par les déclamations elles-mêmes et la réflexion théorique consacrée aux controverses et aux suasoirs. Pourtant, c'est précisément dans ces termes que la critique du style philosophique et, plus généralement, du discours des philosophes sera formulée par les tenants de l'éloquence scolastique²⁹.

25. Le recueil nous a été transmis sous le titre *Oratorum et rhetorum sententiae diuisiones colores*. Sur la constitution et l'organisation de cette anthologie déclamatoire, cf. FAIRWEATHER 1981, pp. 27-49 ; BERTI 2007, pp. 15-39.

26. Cf. SUSSMAN 1994, pp. 5-9.

27. Cf. SCHNEIDER 2000.

28. Quint., *Inst.* VII, 1, 38.

29. Peut-être doit-on voir là un écho du reproche que formule Messala dans le *Dialogus* de Tacite (*Dial.* 32), qui déplore l'inculture philosophique des orateurs de son temps. Néan-

Quintilien lui-même montre une nette tendance à l'amalgame en opposant en bloc à l'orateur «les philosophes» et leur mode d'expression. Dans ce cas, c'est avant tout la dialectique qui se trouve visée comme une pratique rigide qui paralyse le discours par des exigences de rigueur excessives³⁰. Si «les philosophes» n'appartiennent à aucune école déterminée, ils sont avant tout présentés comme des dialecticiens dont les pratiques, perçues comme des manies, sont incompatibles avec la déclamation. Le corpus de Sénèque le Père insiste sur cette antinomie entre déclamation et philosophie dans les critiques qu'il adresse au rhéteur Albucius Silus, accusé à maintes reprises de «philosopher» dans ses déclamations. Le portrait qu'en offre Sénèque dans la préface du livre 7 des *Controverses* est très négatif à cet égard:

[...] *alius erat cum turbae se committebat, alius cum paucitate contentus erat. Incipiebat enim sedens, et si quando illum produxerat calor exurgere audebat. Illa intempestiua in declamationibus eius philosophia sine modo tunc et sine fine euagabatur; raro totam controuersiam implebat: non posses dicere diuisionem esse, non posses declamationem; tamquam declamationi multum deerat, tamquam diuisioni multum supererat*³¹

[...] il était tout autre selon qu'il paraissait devant une foule qu'il se satisfaisait de quelques auditeurs. En effet il commençait assis, et c'est uniquement s'il venait à s'échauffer qu'il osait se lever. Sa fameuse philosophie, déplacée dans les déclamations, se donnait alors carrière sans mesure et sans fin. Rarement il développait toute la controverse; on ne pouvait dire que ce fût un plan, on ne pouvait dire que ce fût une déclamation : pour une déclamation, c'était trop peu, pour un plan c'était trop.

La critique adressée à Albucius comporte quatre volets, qui seront repris et développés dans la suite de la préface. En premier lieu, Albucius est incapable de contrôler son discours. Une fois le rhéteur lancé dans sa déclamation, plus rien ne peut l'arrêter:

*Cum populo diceret, omnes uires suas aduocabat et ideo non desinebat: saepe declamante illo ter bucinauit, dum cupit in omni controuersia dicere non quidquid debet dici sed quidquid potest*³²

Lorsqu'il parlait en public, il appelait à lui toutes ses ressources, et voilà pourquoi il n'en finissait jamais: souvent, pendant qu'il déclamaient,

moins, la critique formulée par Messala vise la faiblesse des connaissances dans tous les domaines utiles à l'orateur (droit civil, jurisprudence etc.).

30. Cf. par exemple Quint., *Inst.* VII, 3, 16 sur la définition.

31. Sen. rhet., *Contr.* VII *praef.* 1; trad. H. Bornecque modifiée.

32. Sen. rhet., *Contr.* VII *praef.* 1; trad. H. Bornecque.

la trompette sonna trois fois parce que, dans chaque controverse, il voulait exposer, non pas tout ce qui doit, mais tout ce qui peut être dit.

Ce défaut s'accompagne d'une forme d'argumentation totalement pervertie, où le déclamateur, d'après Sénèque le Père, cherche à étayer chaque argument par un autre argument, dans une sorte de régression infinie vers les principes rendant l'argumentation incompréhensible:

*Argumentabatur moleste magis quam subtiliter: argumenta enim argumentis colligebat, et, quasi nihil esset satis firmum, omnes probationes probationibus aliis confirmabat*³³

Son argumentation était difficile à suivre plus qu'habile; il entassait arguments sur arguments, et, comme s'il ne trouvait rien d'assez solide, il prouvait toutes les preuves par de nouvelles preuves.

À cette accumulation d'arguments, s'ajoute une autre pratique incontrôlée consistant à diviser et à subdiviser le propos de façon excessive:

*Erat et illud in argumentatione uitium, quod quaestionem non tamquam partem controuersiae sed tamquam controuersiam implebat. Omnis quaestio suam propositionem habebat, suam executionem, suos excessus, suas indignationes, epilogum quoque suum. Ita unam controuersiam exponebat, plures dicebat. Quid ergo? non omnis quaestio per numeros suos implenda est? Quidni? sed tamquam accessio, non tamquam summa*³⁴

Il avait encore, dans son argumentation, un autre défaut: il développait la question non comme une partie de controverse, mais comme une controverse. Toute question avait sa proposition, son exposition, ses digressions, ses passages d'indignation et aussi sa péroration. Par suite il exposait une seule controverse et en traitait plusieurs. Quoi donc? Toute question ne doit-elle pas être traitée à fond? Évidemment si, mais comme une chose accessoire, non comme le principal.

Un dernier défaut vient illustrer cette incapacité à contrôler son propre discours: l'inclusion d'éléments philosophiques étrangers au propos (*intempestiua philosophia*) et développés sans mesure (*sine modo tunc et sine fine*). La philosophie, dans ces discours hors de toute proportion, représente en quelque sorte la divagation suprême (*euagabatur*³⁵).

On peut relever deux exemples de ces «digressions philosophiques» typiques

33. Sen. rhet., *Contr.* VII *praef.* 1.

34. Sen. rhet., *Contr.* VII *praef.* 2; trad. H. Bornecque modifiée.

35. Sen. rhet., *Contr.* VII *praef.* 1.

d'Albucius dans le *Controverses*. La première digression apparaît dans la controverse du tyrannicide et des pirates³⁶. Le reproche formulé par Sénèque porte sur le *color*³⁷ adopté par Albucius :

*Albucius omnes colores miscuit, et, ut hoc liberum esset, patronum patri dedit nec uoluit narrare. A propositione coepit: alimenta pater a filio petit; deinde cum ad defendendum uenit quod scripsit duplam se daturum si manus praecidissent, primum Latroniano colore usus est: hoc, inquit, respondeo: nescit quid fecerit, <in> insaniam malis actus est. Hic philosophum non locum introduxit quomodo animi magnis calamitatibus euerterentur; deinde anthyphoran sumpsit: mentiris; ille uero iratus fuit*³⁸

Albucius mélangea toutes les couleurs et, pour être libre de le faire, il donna un avocat au père et ne voulut pas de narration. Il commença par la proposition: un père demande des aliments à son fils; puis, ayant à le justifier d'avoir écrit aux pirates qu'il leur donnerait le double, s'ils coupaient les mains au prisonnier, il adopta d'abord la couleur de Latron. «Voici, dit-il, ce que je répons: il ne sait pas ce qu'il a fait, ses malheurs l'ont amené à la folie». Là il introduisit un lieu philosophique: comment les esprits étaient bouleversés par de grands malheurs. Ensuite il se fit lui-même une objection: «Tu mens, <dit le fils>, il était vraiment irrité».

Sénèque ne cite pas le lieu commun philosophique en tant que tel, mais l'on comprend bien la progression du discours de Latron, qui mène le *patronus* fictif des actions du père à la mention de sa folie, puis à un lieu philosophique. La sixième controverse du livre VII —l'homme qui donne sa fille en mariage à un esclave³⁹— offre un autre exemple du même procédé. Dans cette controverse encore, Albucius, d'après Sénèque, joue au philosophe:

*Albucius et philosophatus est: dixit neminem natum liberum esse, neminem seruum; haec postea nomina singulis imposuisse Fortunam*⁴⁰

36. Sen. rhet., *Contr.* I, 7. L'argument est le suivant: un fils tue son frère, tyran de la cité, contre l'avis de leur père. Il est capturé par des pirates. Au lieu de payer la rançon, le père demande aux pirates de mettre son fils à mort, mais les pirates le libèrent. Des années plus tard, le père a sombré dans l'indigence, mais le fils lui refuse son aide. Le père l'attaque en justice.

37. Le *color* désigne l'orientation générale donnée au traitement de l'affaire, et en particulier à sa narration, à partir de l'interprétation des faits que propose l'orateur. Cf. MONTEFUSCO 2003; LÉVY 2006.

38. Sen. rhet., *Contr.* I, 7, 17; trad. H. Bornecque modifiée.

39. L'argument est le suivant: un tyran autorise les esclaves à tuer leurs maîtres et à violer leurs filles. Un père fuit en laissant un fils et une fille, que son esclave respecte. À son retour, après la mort du tyran, il affranchit l'esclave et lui donne sa fille en mariage. Son fils l'accuse de démeance.

40. Sen. Rhet., *Contr.* VII, 6, 18; trad. H. Bornecque.

Albucius a aussi philosophé: il dit que, de nature, personne n'était libre, personne esclave, c'est le hasard qui, dans la suite, avait donné ces noms-là à chacun de nous.

La mention est moins claire, et le lieu philosophique apparaît davantage plaqué, essentiellement parce que Sénèque le détache du reste de l'argument: on peut supposer que, comme dans l'exemple précédent, Albucius avait ménagé une progression du particulier au général.

Enfin, la manière qu'a Albucius de diviser son sujet l'amène à introduire des développements philosophiques. Ses divisions, on l'a vu, sont infiniment complexes, et Sénèque lui reproche de traiter chaque partie de controverse comme une controverse à part entière: on retrouve ici une variante de la critique portant sur la longueur de ses déclamations. Mais Cestius, un rhéteur particulièrement agressif dont Sénèque rapporte fréquemment les critiques, ajoute à cette caractérisation en soulignant que, dans la célèbre controverse de la vierge jetée par erreur du haut du rocher des femmes adultères, Albucius divisait de manière «philosophique»:

Cestius et illas subiunxit huic ultimae quaestioni: an dii immortales rerum humanarum curam agant; etiamsi agunt, an singulorum agant; si singulorum agunt, an huius egerint. Improbabat Albucium quod haec non tamquam particulas incurrentes in quaestionem tractasset sed tamquam problemata philosophumena⁴¹

Cestius rattacha ces questions à la dernière: les dieux immortels s'occupent-ils des affaires humaines? Si oui, des individus? Si oui, de cette femme? Il blâmait Albucius d'avoir développé ces différentes idées non comme des points de détail se rapportant à la question posée, mais comme des problèmes philosophiques.

Ainsi, Cestius avait introduit des questions de type général (et donc philosophique, si l'on adopte un point de vue scolastique) dans sa division, et le reproche qu'il formule à l'égard d'Albucius concerne non pas l'usage de ces éléments, mais leur développement. Ces questions doivent être annexes, mais clairement reliées au point à juger, alors qu'Albucius les a traitées de manière complète et, vraisemblablement, abstraite, passant ainsi de la *causa* à une dissertation philosophique (*philosophoumena problemata*⁴²) hors de propos. Ces trois passages, qui sont les seuls à illustrer *l'intempestiua philosophia* d'Albucius Silus, appellent deux analyses, l'une portant sur le goût du public, l'autre sur la posture théorique de Sénèque le rhéteur. En premier lieu, il apparaît que ces topiques sont critiquées non parce qu'elles sont rebattues,

41. Sen. rhet., *Contr.* I, 3, 8; trad. H. Bornecque.

42. Sur le lexique employé par Sénèque pour désigner ces éléments, cf. FAIRWEATHER 1981, pp. 81-82.

mais bien parce, d'après les critiques, elles sont teintées de philosophie. Dans la première controverse que nous avons évoquée, celle du fils, du père et des pirates, Albucius utilise un autre lieu:

In hac declamatione Albucius hanc sententiam dixit dubiam inter admirantes et deridentes: panem quem cani das patri non das⁴³?

Dans cette déclamation, Albucius lança ce trait, dont on ne sait s'il faut l'admirer ou le railler: «le pain que tu donnes à un chien, tu ne le donnes pas à ton père?».

Quintilien recense également ce lieu⁴⁴, et signale que «dans <sa> jeunesse, on appréciait le 'donne du pain à ton père!' et, dans le même exercice, le 'tu nourris bien ton chien!'. Mais sur ce lieu visiblement rebattu, Sénèque ne se prononce pas: il peut être considéré comme acceptable, même si certains le trouvent ridicules. À l'inverse, le développement dit philosophique était d'emblée condamné. Comment comprendre cette différence dans l'analyse critique?

Il faut tout d'abord prendre en compte l'écart formel qui sépare ces deux lieux. Le second (*panem quem cani das...*) est embrayé, il est directement corrélé au contexte par l'impératif et, surtout, il se présente comme une *sententia*, un trait ramassé mettant en valeur l'esprit de celui qui le prononce — du moins quand il est réussi. Il représente ainsi le cœur même de l'exercice déclamatoire, ce qui fait la gloire des déclamateurs et la joie de leurs auditeurs⁴⁵. Le premier lieu, dit philosophique, est présenté quant à lui comme un développement long, détaché des circonstances, sans véritable rapport avec l'affaire et qui, peut-on penser, ennueie. Ces développements généralisants qui traînent en longueur ne sont tout simplement plus au goût du jour: le public des déclamations ne peut plus les souffrir.

Cette évolution du goût est confirmée par le personnage d'Aper, le défenseur de l'éloquence «moderne» dans le *Dialogus* de Tacite⁴⁶. Aper débute la seconde partie de son exposé en faisant de Cassius Severus — orateur, rhéteur et opposant virulent d'Auguste et de Tibère⁴⁷ — le point de rupture entre ancien et nouveau style. Pour expliquer cette rupture située au tout début du I^{er} siècle ap. J.-C.⁴⁸ — donc au tout début du I^{er} siècle. Cassius avait compris que le goût était changeant, et que le style de l'orateur devait s'adapter aux at-

43. Sen. rhet., *Contr.* I, 7, 18; trad. H. Bornecque modifiée.

44. Quint., *Inst.* VIII, 3, 22: [...] *laudarique me puero solebat «da patri panem», et in eodem «etiam canem pascis».*

45. Cf. par exemple Sen. rhet., *Contr.* I *praef.* 21-23 à propos de Porcius Latro.

46. Sur cette défense de la «modernité» stylistique, cf. GOLDBERG 1999 ; LEVENE 2004, pp. 172-179.

47. *RE* III, 2, 1744-1749, Cassius 89.

48. Les dates de Cassius Seuerus sont incertaines, mais on place aujourd'hui sa mort en 32 ap. J.-C. Cf. *DNP* 2, 1017-1018, Cassius III, 8. Sur cette utilisation de Cassius comme figure de rupture cf. WINTERBOTTOM 1964, pp. 91-92 et 94-95.

tentes du public⁴⁹. Aper poursuit son développement en critiquant l'ancien style, fait pour un public qui appréciait la longueur, la complexité et ce qu'il qualifie «d'odeur de philosophie»:

*Facile perferebat prior ille populus, ut imperitus et rudis, impeditissimarum orationum spatia, atque id ipsum laudabat, si dicendo quis diem eximeret. Iam uero longa principiorum praeparatio et narrationis alte repetita series et multarum diuisionum ostentatio et mille argumentorum gradus, et quidquid aliud aridissimis Hermagorae et Apollodori libris praecipitur, in honore erat; quod si quis odoratus philosophiam uideretur et ex ea locum aliquem orationi suae insereret, in caelum laudibus ferebatur*⁵⁰

Le public d'autrefois, sans expérience ni culture, supportait facilement toutes les longueurs des discours les plus verbeux, et, à ses yeux, c'était déjà un mérite que de traîner le discours jusqu'à la tombée de la nuit. Il y a plus: de longs exordes préparatoires, les détails d'une narration remontant bien haut, l'appareil de nombreuses divisions, une échelle interminable d'arguments, et tout ce que recommandent les traités les plus arides d'Hermagoras et d'Apollodore, voilà qui était en vogue; si d'aventure quelqu'un semblait exhaler un léger parfum de philosophie et tirait de cette science un développement qu'il glissait dans son discours, on le portait aux nues.

On voit critiquées ici les tendances que Sénèque attribue précisément à Albucius: durée excessive, divisions infinies, arguments récursifs impossibles à suivre et développements philosophiques. Que l'on se situe aux débuts du principat ou sous le règne de Vespasien —sous lequel Tacite situe le cadre fictionnel du *Dialogus*—, Albucius n'est plus au goût du jour, et l'on comprend que, dans le monde de la déclamation, la prose «philosophique» désigne ce mélange de lieux généralisants (qu'ils soient ou non proprement philosophiques), de développements excessivement longs, d'argumentaire touffu et de divisions complexes. Pour le public scolastique, avant tout friand de divertissement et de trouvailles stylistiques, est dit «philosophique» non ce qui se rattache à une secte identifiable, mais bien ce qui s'éloigne de l'esthétique du brillant et de la brièveté en faveur dans les écoles et qui, par conséquent, cause le dégoût et l'ennui⁵¹. Il faut, dit Aper, emprunter des voies nouvelles et recherchées pour ne pas lasser l'auditoire⁵².

Ainsi, la critique du déclamateur qui se pique de philosophie, et qui parle

49. Tac., *Dial.* 19, 2.

50. Tac., *Dial.* 19, 2-3; trad. H. Bornecque.

51. Cf. Tac., *Dial.* 19, 5: *fastidium aurium*. Les mêmes considérations se retrouvent chez Quintilien, *Inst.* IX, 1, 21; 3, 3. C'est la monotonie d'une pratique —ici d'un certain mode d'expression— qui cause cette réaction de rejet: cf. KASTER 2005, pp. 107-108.

52. Tac., *Dial.* 19, 5.

comme un philosophe, recoupe précisément les stéréotypes mis en œuvre au sujet des philosophes au sein des déclamations: au premier degré (la déclamation) comme au second degré (l'appréciation des qualités du déclamateur), la prose dite philosophique est constituée en repoussoir absolu. Cette critique esthétique, éminemment caricaturale, se double chez Sénèque le père d'une réflexion théorique sur la séparation des différents modes de discours: si elle va dans le même sens et rejette elle aussi la philosophie hors de la sphère de la déclamation, cette réflexion repose sur des bases différentes.

La «vieille éloquence» critiquée par Aper faisait bien usage de généralisations dites philosophiques. Le procédé était fréquemment employé par Cicéron, qui le recommandait également dans ses traités théoriques, repensant ainsi l'opposition hermagoréenne entre thèse et hypothèse. La première doctrine rhétorique latine, telle que le *De inuentione* en rend compte, établissait une rupture nette entre deux modalités du discours, l'une contrainte par des circonstances précises de temps, de lieu et de personne (l'ὑπόθεσις ou *causa*), l'autre abstraite et généralisante (la θέσις ou *quaestio*). D'après le jeune Cicéron, la première modalité appartenait en propre aux philosophes, la seconde aux orateurs:

[...] *quaestionem autem eam <Hermagoras> appellat, quae habeat in se controuersiam in dicendo positam sine certarum personarum interpositione, ad hunc modum: ecquid sit bonum praeter honestatem? uerine sint sensus? quae sit mundi forma? quae sit solis magnitudo? quas quaestiones procul ab oratoris officio remotas facile omnes intellegere existimamus; nam quibus in rebus summa ingenia philosophorum plurimo cum labore consumpta intellegimus, eas sicut aliquas paruas res oratori adtribuere magna amentia uidetur*⁵³

[...] Il appelle question ce qui contient une controverse établie en parole où n'interviennent pas de personnes déterminées, comme «Y a-t-il un bien à part la vertu?», «Les sens sont-ils fiables?», «Quelle est la forme du monde?», «Quelle est la taille du soleil?», questions étrangères à la tâche de l'orateur, tout le monde —je pense— le reconnaîtra facilement; car les sujets que les plus grands génies philosophiques, nous le savons, se sont employés à étudier avec beaucoup d'effort, c'est une grande folie, semble-t-il, que de les attribuer à l'orateur comme s'il s'agissait de futilités.

Mais Cicéron n'a pas maintenu cette distinction par la suite, et l'une des thèses majeures du *De oratore* consiste à affirmer que, pour bien traiter les *causae*, l'orateur doit, grâce à ses connaissances philosophiques, maîtriser

53. Cic., *Inu.* I, 8; trad. F. Woerther = Hermagoras T14 Woerther. Pour une analyse complète de ce texte, cf. WOERTHER 2012, pp. 79-85.

les *quaestiones*, et en faire le pivot de son argumentaire⁵⁴: en se fondant sur sa maîtrise de la dialectique, l'orateur puisera dans des sources argumentatives générales afin de les appliquer aux cas dont il aura à traiter⁵⁵. Le personnage d'Antoine y insiste dans le *De oratore*, ramener les questions particulières à des questions générales représente la seule méthode efficace⁵⁶. On peut donc considérer que les digressions philosophiques critiquées par Sénèque le père et Aper n'étaient pas éloignées de ce que Cicéron considérait comme l'outil argumentatif le plus efficace — même si l'on peut supposer qu'Albucius les employait sans doute de façon trop appuyée ou trop détachée du contexte. Pour parler en termes rhétoriques, Albucius glissait visiblement, par son *intempestiua philosophia*, de l'ὑπόθεσις à la θέσις, de la *causa* à la *quaestio*, suivant en cela des prescriptions certes obsolètes, mais bien établies dans la tradition. Ce qui est en cause, dès lors, dépasse largement la question du goût, de l'intérêt et de l'ennui, pour toucher à la définition même du genre de la déclamation.

Dans la préface au premier livre de ses *Controverses*, Sénèque retrace une sorte d'histoire du genre, afin d'en marquer l'originalité et la nouveauté: d'après lui, la forme de déclamation qu'il décrit est extrêmement récente⁵⁷. Peu importe que Sénèque fasse largement erreur dans cette récapitulation⁵⁸. Si ce bref compte-rendu doit retenir l'attention, c'est parce qu'il assimile la controverse à la *causa* - ὑπόθεσις, excluant par là-même la *quaestio* - θέσις de son champ⁵⁹:

*Declamabat autem Cicero non quales nunc controuersias dicimus, ne tales quidem quales ante Ciceronem dicebantur, quas thesis uocabant. Hoc enim genus materiae quo nos exercemur adeo nouum est ut nomen quoque eius nouum sit: controuersias nos dicimus; Cicero causas uocabat*⁶⁰

Mais les déclamations de Cicéron ne ressemblaient pas à ce que nous appelons controverses, ni même aux exercices oratoires usités avant lui et qu'on nommait thèses. Car le genre précis, qui sert à nos exercices, est si nouveau que le nom même est nouveau. Nous disons «controverses» quand Cicéron parlait de «causes».

Derrière les critiques lancées par Albucius comme derrière cette rapide évocation historique, c'est bien la volonté d'établir une barrière entre la déclama-

54. Cic., *De orat.* II, 69-70 ; II, 140. Sur cette méthode, cf. GUÉRIN 2010, pp. 121-122.

55. Cic., *De orat.* II, 116, 162; Cic., *Orat.* 122.

56. Cic., *De orat.* II, 133-135. Voir également Cic., *Orat.* 45.

57. Sen. rhet., *Contr.*, I *praef.* 12. Sur ce bref compte rendu historique, cf. l'analyse de BERTI 2007, pp. 110-114.

58. Cf. FAIRWEATHER 1981, pp. 104-131.

59. La même assimilation se retrouve d'ailleurs chez Suet., *Rhet.* 25, 9.

60. Sen. rhet., *Contr.* I *Praef.* 12; trad. H. Bornecque.

mation de *θέσεις*, domaine des philosophes, et la déclamation d'*ὑποθέσεις*, domaine des *scholastici*, qui apparaît⁶¹. Cicéron lui-même ne niait pas que la discussion pour ou contre une thèse abstraite n'appartînt en propre au philosophe, comme le montre bien le *De oratore*⁶². Mais loin d'abandonner cette pratique aux seuls philosophes, Cicéron entendait souligner que la manipulation des *θέσεις* devait être réintégrée dans le domaine oratoire si les orateurs entendaient atteindre le sommet de leur art⁶³. La nature philosophique des développements de ce type n'était pas mise en doute, mais celle-ci n'impliquait aucune rupture avec l'éloquence.

À l'inverse, ce sont précisément ces discussions, les *disputationes*⁶⁴, que Sénèque oppose aux déclamations. Alors que Cicéron entend faire rentrer ces exercices proprement philosophiques dans le champ de l'éloquence⁶⁵ afin de nourrir l'argumentaire de l'orateur, Sénèque veut les exclure, avec tout leur contenu, de l'éloquence scolastique: Sénèque considère ainsi la controverse comme une pratique entièrement distincte des *sermones* et des *disputationes* philosophiques. De façon confuse, et selon un point de vue rhétorique et non plus philosophique, on retrouve ici, mais inversé, le reproche que Sénèque le jeune adressait à Lucilius: les modes d'expression oratoire et philosophique ne doivent pas être confondus. Si Albius est critiqué, c'est avant tout parce qu'il transgresse les lois du genre auquel il s'adonne, puisque la déclamation dispose d'un but et d'une méthode propres qui ne se confondent pas avec ceux de la discussion philosophique. Dans un exercice où la qualité des praticiens n'est pas jugée d'après leur force de persuasion mais d'après leur capacité à exploiter les règles qui régissent le genre, cette infraction au goût et au code est, à l'évidence, difficilement acceptable. L'impression qui se dégage des commentaires de Sénèque est qu'une barrière a été dressée entre les deux mondes intellectuels de la philosophie et de la déclamation.

3. La déclamation, outil au service de la philosophie?

Chez Sénèque le père comme chez Sénèque le jeune, la figure de Papirius Fabianus est utilisée pour décrire cette frontière entre les deux modes d'expression déclamatoire et philosophique. Mais contrairement à Albius, Fabianus —ancien déclamateur et philosophe reconnu— représente le versant positif de cette rupture en ce qu'il incarne la capacité à manier les deux types

61. Une opposition du même type apparaît chez Philostrate, *Soph.* I, 481.

62. Cic., *De orat.* III, 107. Voir également Cic., *Orat.* 46.

63. Sur la nécessité d'une culture philosophique pour l'orateur, cf. Cic., *De orat.* I, 45-59; 80-94; III, 76; 78-90. *De orat.* III, 120-143 développe la même idée en présentant explicitement l'intégration de ce savoir dans la formation de l'orateur comme la reconquête d'un domaine perdu.

64. Sen. rhet., *Contr.* II *praef.* 1. Cf. *supra*, p. 6.

65. Quintilien reprendra cette perspective, cf. *Inst.* II, 1, 9.

de parole sans pour autant les confondre (contrairement, d'ailleurs, à ce qu'aurait souhaité Lucilius). Chez Fabianus, Sénèque le Père loue l'éloquence déclamatoire quand Sénèque le jeune apprécie l'éloquence philosophique. L'un et l'autre étant partisans d'une stricte séparation des genres, on peut déduire de leurs remarques que le déclamateur philosophe serait effectivement parvenu à éviter toute interférence entre ces deux pratiques du discours.

À partir de ce constat, nous voudrions montrer que Sénèque le père, tout en affirmant l'hétérogénéité stylistique de la philosophie et de la déclamation, parvient à penser une forme d'enrichissement d'une pratique par une autre, mais dans un sens qui n'est pas celui qu'aurait souhaité Cicéron: pour le rhéteur, c'est la déclamation qui rendra le philosophe éloquent, pourvu, une fois encore, qu'il sépare fermement les différents genres de discours qu'il pratique.

Papirius Fabianus fut d'abord l'élève d'Arellius Fuscus⁶⁶, puis se tourna vers la philosophie en rejoignant l'école de Sextius⁶⁷. Sénèque le père apprécie peu Fuscus, dont il trouve les développements intriqués, la disposition lâche et, surtout, le style inégal, tantôt trop sec, tantôt trop vague:

*Erat explicatio Fusci Arelli splendida quidem sed operosa et implicata, cultus nimis adquisitus, compositio uerborum mollior quam ut illam tam sanctis fortibusque praeceptis praeparans se animus pati posset; summa inaequalitas orationis, quae modo exilis erat, modo nimia licentia uaga et effusa: principia, argumenta, narrationes aride dicebantur, in descriptionibus extra legem omnibus uerbis dummodo niterent permissa libertas; nihil acre, nihil solidum, nihil horridum; splendida oratio et magis lasciua quam laeta*⁶⁸

Les développements d'Arellius Fuscus étaient brillants, c'est vrai, mais pénibles et embrouillés, le détail trop travaillé, la disposition des mots trop lâche pour plaire à une âme qui se préparait à une philosophie si noble et si forte; son style était extrêmement inégal, tantôt maigre, tantôt entraîné par une extrême licence au vague et même à la diffusion; le début, la preuve, la narration étaient traités sèchement; dans les descriptions, s'affranchissant de toute loi, il se permettait librement tous les mots, pourvu qu'ils eussent de l'éclat; aucune vigueur, aucun fond, aucune âpreté; c'était un style éclatant et exubérant, plutôt que riche.

Quand Fabianus s'éloignera de son premier maître pour s'adonner à la philosophie, il n'abandonnera pas pour autant la déclamation et s'exercera sous la

66. Sur Arellius Fuscus, cf. BORNECQUE 1962, pp. 150-152; BERTI 2007, pp. 273-278. Il fut en particulier le maître d'Ovide (cf. BERTI 2007, p. 291).

67. *RE* II, A, 2, 2040-2041 Sextius 10. Cf. LANA 1953; LANA 1992.

68. Sen. rhet., *Contr.* II *prae*f. 1; trad. H. Bornecque.

direction du rhéteur Rubellius Blandus⁶⁹. Sénèque décrit le parcours de Fabianus de manière étrange, et nous explique que, après s'être converti à la philosophie, il déclamera avec un enthousiasme qui fera oublier que la déclamation n'était plus pour lui une fin, mais un moyen:

[...] <is> *aliquando cum Sextium audiret nihilominus declamabat, et tam diligenter ut putares illum illi studio parari, non per illud alteri praeparari. [...] Apud Blandum diutius quam apud Fuscum Arellium studuit, sed cum iam transfugisset, eo tempore quo eloquentiae studebat non eloquentiae causa*⁷⁰

[...] il fut une époque où, tout en suivant les leçons de Sextius, il n'en continuait pas moins à déclamer souvent et avec tant d'application qu'on aurait cru qu'il avait en vue cet art même et non qu'il s'en servait pour se préparer à un autre. Il étudia plus longtemps auprès de Blandus qu'auprès d'Arellius Fuscus, mais alors il était déjà transfuge de l'éloquence, et, s'il l'étudiait encore, ce n'était plus pour elle-même.

S'adressant à son fils Mela qui, à la date de rédaction du recueil, est lui-même l'élève de Fabianus, Sénèque l'incite à déclamer précisément en vue de son perfectionnement philosophique:

*Sed proderit tibi in illa quae tota mente agitas declamandi exercitatio, sicut Fabiano profuit*⁷¹

Mais, pour ce qui fait l'objet de toutes tes préoccupations, les exercices de déclamation t'offriront la même utilité qu'à Fabianus.

Dans le cas de Fabianus comme dans celui de Mela, la déclamation est présentée par Sénèque comme un outil au service de la philosophie, sans que soit pour autant précisé le profit que le philosophe peut retirer de la déclamation. L'ensemble du passage, dont l'orientation stylistique est évidente, laisse néanmoins supposer que l'outil déclamatoire est au service non de la pensée philosophique mais de son expression. Reste à rassembler les quelques indices que nous fournissent les textes pour tenter de comprendre en quoi la déclamation, tout en refusant d'être influencée par le discours philosophique, pourrait en retour améliorer ce dernier. On peut pour cela partir des commentaires que Sénèque le jeune oppose à Lucilius dans sa lettre 100. Certes, Fabianus peut être critiqué: il lui manque le *uigor* et les *sententiae* qui plaisent tant à Lucilius (*Epist.* 100, 8); son *oratio*, par ailleurs, n'est pas éner-

69. Sur Blandus, cf. BORNECQUE 1962, p. 194.

70. Sen. rhet., *Contr.* II *praef.* 4-5; trad. H. Bornecque modifiée.

71. Sen. rhet., *Contr.* II *praef.* 4; trad. H. Bornecque.

gique (*non fortis*; *Epist.* 100, 10). Ces défauts, pourtant, ne sont pas liés à son éloquence philosophique proprement dite, et sont encore moins dus à sa conversion. Car cette force proprement oratoire, que Lucilius voudrait rencontrer chez lui, lui manquait déjà comme déclamateur si l'on en croit Sénèque le père⁷².

À l'inverse, Fabianus mérite les éloges. De son discours se dégage tout d'abord une forme de tranquillité et d'assurance (*securus*⁷³). Dans sa lettre 40, Sénèque lui attribue également l'aisance (*expedite disputare*) et la facilité (*facilitas*), qualités qu'il oppose à la précipitation qu'il reproche au philosophe Sérapion⁷⁴ et qui constitue, dans cette lettre, le point de départ de toute sa critique:

*Fabianus, uir egregius et uita et scientia et, quod post ista est, eloquentia quoque, disputabat expedite magis quam concitate, ut posses dicere facilitatem esse illam, non celeritatem*⁷⁵

Fabianus était un personnage éminent par sa vie, son savoir, comme aussi par un mérite qui ne vient qu'après ces deux-ci: l'éloquence. Il débattait avec aisance plutôt qu'avec animation: c'était facilité, pouvait-on dire, et non précipitation.

L'assurance et la facilité sont, dans l'analyse de Sénèque, des qualités qui concernent au premier chef l'arrangement des mots (*compositio*⁷⁶): la prose de Fabianus n'est ni agitée, ni débordante, elle se développe avec solidité. Ce que Lucilius a le plus grand mal à comprendre, c'est que cette composition, qu'il juge malgré tout négligée car trop peu élaborée (*Epist.* 100, 1 & 5), traduit en réalité la fermeté de Fabianus dans l'organisation de sa phrase: contrairement à celle de Mécène dont la composition est erratique et s'autorise des écarts «monstrueux» (*oratio portentosissima*⁷⁷), l'*oratio* de Fabianus offre une progression sans heurt mais pleine d'élan⁷⁸. Ces deux qualités rendent ainsi possible une vertu stylistique majeure chez Fabianus: celle de la *simplicitas*, présente dans sa *compositio* comme dans son choix du lexique⁷⁹. Conformément à la position systématiquement défendue par Sénèque le jeune⁸⁰, cette *simplicitas* contribue à mettre au premier plan les idées plutôt que les mots tout en révélant un travail stylistique dont la qualité

72. Sen. rhet., *Contr.* II praef. 2: *Deerat illi oratorium robur et ille pugnatorius mucro.*

73. Sen., *Epist.* 100, 5.

74. Sen., *Epist.* 40, 2-3.

75. Sen., *Epist.* 40, 12; trad. H. Noblet modifiée.

76. C'est la *compositio* qui, de manière générale, retient l'attention de Sénèque lorsqu'il développe des analyses d'ordre stylistique. Le choix du lexique (qui n'est évoqué qu'une fois, en *Epist.* 100, 5, pour Fabianus) et les figures passent généralement au second plan.

77. Sen., *Epist.* 114, 4-7.

78. Sen., *Epist.* 100, 2

79. Sen., *Epist.* 100, 2, 5.

80. Cf. *supra*, p. 4, n. 12.

est indiscutable. Ce qu'évite Fabianus, ce sont précisément ces *angustiae inanes*⁸¹ caractéristiques des errements de la déclamation.

Nulle part, bien sûr, Sénèque ne rapproche ces qualités de l'expérience déclamatoire acquise par Fabianus, expérience dont il ne fait d'ailleurs jamais mention. Mais le parallèle entre les qualités d'éloquence qu'il attribue au philosophe, et la description de son style qu'offre Sénèque le père est troublant, même s'il doit bien sûr être manié avec précaution. Dans les *Controverses*, la qualité stylistique principale de Fabianus est en effet son naturel et sa capacité à éviter des ornements trop élaborés. Sénèque le père loue ainsi sa *summa ac simplicissima facultas dicendi* (*Contr. II praef. 2*) et son *oratio non elaborata* (*ibid.*). Il souligne d'autre part sa facilité d'élocution. Jamais les mots ne lui manquent, et son propos s'écoule *facillimo cursu*:

*Numquam inopia uerbi substitit, sed uelocissimo ac facillimo cursu omnes res beata circumfluebat oratio*⁸²

Jamais il ne resta court, cherchant un mot, mais tout était porté par le flot abondant de son style si rapide et si facile.

Dans ces conditions, il ne paraît pas trop hasardeux de suggérer que les qualités que le père loue chez le déclamateur sont somme toute assez proches de celles que le fils apprécie chez le philosophe. Tout est question de nature dira-t-on, et l'on pourrait tout aussi bien considérer que c'est là le «style» de Fabianus, et que sa pratique déclamatoire n'a pas à entrer en ligne de compte. Mais ce serait oublier la précision qu'apporte Sénèque le père sur le parcours de Fabianus qui, pour se libérer des défauts qu'Arelius Fuscus lui avait transmis, avait dû déclamer avec acharnement auprès de Blandus alors même qu'il s'était déjà converti à la philosophie. Fuscus, on s'en souvient, avait un style inégal et appréciait les ornements contournés: on se situe là aux antipodes de la fermeté et de la simplicité assurée dont Fabianus saura faire preuve par la suite. Ses qualités sont donc le fruit de l'étude et du travail, travail qui lui aura permis de se débarrasser des défauts de son premier maître, mais pas d'éliminer l'obscurité qui transpirera toujours au travers de la *simplicitas* caractéristique de ses discours philosophiques⁸³. On peut donc considérer que la déclamation non philosophique auprès de Blandus a contribué à donner à Fabianus les qualités de simplicité et de facilité qui caractériseront, d'après Sénèque le fils, son style de philosophe.

Pour autant, la pratique philosophique qui motive, chez Fabianus, cette sélection raisonnée des qualités acquises par la déclamation ne manque pas d'affecter en retour son éloquence scolastique. Sénèque le père déplore ainsi

81. Sen., *Epist.* 100, 5.

82. Sen. rhet., *Contr. II praef.* 3; trad. H. Bornecque modifiée.

83. [...] *antiquorum tamen uitiorum remanent uestigia*; Sen. rhet., *Contr. II praef.* 2.

que Fabianus n'ait plus été capable de transmettre la passion une fois effectuée sa conversion à la philosophie:

*Iam uidelicet conpositus et pacatus animus; cum ueros conpressisset adfectus et iram doloremque procul expulisset, parum bene imitari poterat quae effugerat*⁸⁴

Son esprit, évidemment, était désormais rassis et paisible et, comme il avait refoulé les passions véritables et chassé loin de lui la colère et le ressentiment, il arrivait malaisément à reproduire des sentiments qu'il s'était appliqué à fuir.

Les textes de Sénèque le jeune n'offrent aucun contrepoint à cette remarque, mais le propos de Sénèque le père révèle à lui seul la nature de la pensée stylistique qui motive une telle analyse: d'après le rhéteur, en effet, l'influence entre philosophie et déclamation ne doit à l'évidence s'exercer que dans un seul sens. Si la déclamation améliore à l'*oratio* du philosophe, la philosophie, une fois encore, ne peut qu'affaiblir l'*oratio* du déclamateur. Le parti pris scolastique des réflexions de Sénèque le père n'apparaît nulle part plus clairement que dans cette déploration.

4. Conclusion

La position de Sénèque le Père, qui refuse toute possibilité d'enrichissement philosophique de l'éloquence scolastique, mais souligne son utilité stylistique pour le philosophe, permet de dégager trois tendances essentielles dans les pratiques du discours au I^{er} siècle ap. J.-C.

L'analyse de Sénèque révèle en premier lieu que lorsqu'elle a cessé d'être un entraînement pour devenir une *epideixis* publique, la déclamation a constitué une éloquence éminemment «stylistique», où l'*inuentio* n'occupait plus de place véritable. La production des arguments n'avait donc plus à s'appuyer de façon rigoureuse sur le savoir philosophique pour être efficace comme l'exigeait Cicéron. En développant des variations sur des thèmes fixes, la déclamation exigeait certes des innovations, mais celles-ci relevaient de la forme et non du fond. Les fondements d'une séparation profonde entre éloquence et philosophie étaient ainsi mis en place.

Sénèque fournit également un éclairage important sur l'influence esthétique qu'exerce la déclamation: si Fabianus n'est pas assez déclamateur pour Lucilius, c'est bien parce que la déclamation oriente en profondeur les perceptions et les lectures de ce dernier. De la même manière, si c'est bien grâce à la déclamation que Fabianus parle en bon philosophe, c'est que celle-ci est devenue un cadre esthétique qui motive la réception de toutes les

84. Sen. rhet., *Contr.* II *praef.* 1; trad. H. Bornecque.

formes de discours quel que soit le genre dont ils relèvent. Les degrés d'influence —ou, pourrait-on dire, de «rhétorisation»— peuvent varier, mais les témoignages des auteurs que nous avons abordés ici suffisent à montrer que la déclamation, au I^{er} siècle ap. J.-C., prétend exercer son influence sur l'ensemble de la production en prose.

Enfin, la frontière stylistique rigide que Sénèque souhaite dresser dans les *Controversiae* semble bien traduire une forme de concurrence sociale entre deux mondes intellectuels, celui des déclamateurs et celui des conférenciers philosophiques. Dans cette lutte où les praticiens cherchent à attirer à eux public et faveurs, le charme et la capacité à entraîner les esprits deviennent évidemment des enjeux centraux. Si la philosophie parvient à justifier sa stylistique en l'opposant précisément à celle d'une déclamation qu'elle juge —du moins d'après Sénèque le jeune— creuse et vaine, les *scholastici* savent également faire usage de la critique pour démontrer la validité de leur *oratio*, la seule qui soit, d'après eux, propre à garantir contre le *taedium* et le *fastidium*. Dans les deux cas, c'est bien à un auditoire habitué aux prestiges de la *declamatio* que s'adressent ces plaidoyers et ces critiques.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRÉ J.-M., 1975, «Pensée et philosophie dans les Lettres de Pline le Jeune», *REL*, 53, pp. 225-247.
- BERTI E., 2007, *Scholasticorum studia. Seneca il Vecchio e la cultura retorica e letteraria della prima età imperiale*, Pise.
- BLOOMER W. M., 2007, «Roman Declamation: The Elder Seneca and Quintilian», in W. DOMINIK & J. HALL (éd.), *A Companion to Roman Rhetoric*, Malden, pp. 297-306.
- BONNER S. F., 1949, *Roman Declamation in the Late Republic and Early Empire*, Liverpool.
- BORNECQUE H., 1962² (1902), *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le père*, Hildesheim.
- E. L. BOWIE 1978, «Apollonius of Tyana: Tradition and Reality», *ANRW* II, 16, 2, pp. 1652-99.
- E. CIZEK 2002, «À propos de la lettre 100 de Sénèque», *Latomus*, 61, pp. 388-397.
- M. L. CLARKE 1996, *Rhetoric at Rome*, London.
- R. COLEMAN 1974, «The Artful Moralizer: A Study of Seneca's Epistolary Style», *CQ*, 24, pp. 276-289.
- R. GOULET 1989 (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. Tome I: Abam(m)on à Axiothéa*, Paris.
- R. GOULET 2000 (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques. Tome III: d'Eccélos à Juwénal*, Paris.
- J. FAIRWEATHER 1981, *Seneca the Elder*, Cambridge.
- M. FREDE 1997, «Euphrates of Tyre», in R. SORABJI (éd.), *Aristotle and After*, *BICS* 68, pp. 1-11.

- G. GARBARINO 2003, *Philosophorum Romanorum Fragmenta usque ad L. Annaei Senecae Aetatem*, Bologne.
- G. GARBARINO 2006, «Lo stile del filosofo secondo Seneca: una rilettura dell'epistola 100», in F. GASTI éd., *Il latino dei filosofi a Roma antica: atti della V Giornata ghisleriana di filologia classica*, Pavia, 12-13 aprile 2005, Pavie, pp. 57-74.
- S. M. GOLDBERG 1999, «Appreciating Aper: The Defence of Modernity in Tacitus' *Dialogus de oratoribus*», *CQ*, 49, pp. 224-237.
- M. GRIFFIN 2007, «The Younger Pliny's Debt to Moral Philosophy», *HSCP*, 103, pp. 451-481.
- P. GRIMAL 1955, «Deux figures de la Correspondance de Pline: le philosophe Euphratès et le rhéteur Isée», *Latomus*, 14, pp. 370-383.
- E.S. GRUEN 1990, *Studies in Greek Culture and Roman Policy*, Leiden.
- C. GUÉRIN 2010, «Formes et fonctions du précepte rhétorique des manuels latins au *De oratore*», in L. BRISSON & P. CHIRON (éd.), *Rhetorica philosophans. Mélanges offerts à M. Patillon*, Paris, pp. 107-32.
- C. GUÉRIN 2011, *Persona. L'élaboration d'une notion rhétorique au I^{er} siècle av. J.-C. Volume II: théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, Paris.
- R.A. KASTER 2005, *Emotion, restraint, and community in ancient Rome*, Oxford.
- G.A. KENNEDY 1972, *The Art of Rhetoric in the Roman World*, Princeton.
- I. LANA 1953, «Sextiorum nova et Romani roboris secta», *RFIC*, 31, pp. 1-26.
- I. LANA 1992, «La scuola dei Sestii», in P. GRIMAL (éd.), *La langue latine, langue de la philosophie: actes du colloque organisé par l'Ecole française de Rome avec le concours de l'Université de Rome « La Sapienza »: (Rome, 17-19 mai 1990)*, Paris, pp. 109-124.
- D.S. LEVENE 2004, «Tacitus' *Dialogus* As Literary History», *TAPhA*, 134, pp. 157-200.
- C. LÉVY 2006, «La notion de *color* dans la rhétorique latine: Cicéron, Sénèque le Rhéteur, Quintilien», in A. ROUVERET, V. NAAS & S. DUBEL (éd.), *Couleurs et matières*, Paris, pp. 185-99.
- F. MERCHANT 1905, «Seneca the Philosopher and His Theory of Style», *AJPh* 26, pp. 44-59.
- L. MONTEFUSCO-CALBOLI 2003, «*Ductus* and *Color*: The Right Way to Compose a Suitable Speech», *Rhetorica*, 21, pp. 113-131.
- E. NARDUCCI 2002, «*Orator* and the Definition of the Ideal Orator», in J. MAY (éd.), *Brill's Companion to Cicero. Oratory and Rhetoric*, Leiden, pp. 427-43.
- F. QUADLBAUER 1984, «*Optimus Orator / Perfecte Eloquentes*: Zu Ciceros formalem Rednerideal und seiner Nachwirkung», *Rhetorica*, 2, pp. 103-119.
- C. SCHNEIDER 2000, «Quelques réflexions sur la date de publication des *Grandes déclamations* pseudo-quintiliennes», *Latomus*, 59, pp. 614-632.
- L. A. SUSSMAN (éd.) 1994, *The Declamations of Calpurnius Flaccus. Text, Translation, and Commentary*, Leiden.
- M. WINTERBOTTOM 1964, «Quintilian and the *Vir Bonus*», *JRS*, 54, pp. 90-97.
- F. WOERTHER 2012, *Hermagoras, Fragments et Témoignages*, Paris.